

ÉVOLUTION DE L'ART MILITAIRE

TOME I

Alexandre Svetchine

DE L'AUTEUR

Ce travail constitue une révision substantielle de notre « Histoire de l'Art Militaire ». Les exigences de l'étude de la stratégie nous ont amenés à présenter un aperçu de plusieurs nouvelles campagnes, soulignant diverses idées stratégiques. Des changements particulièrement importants à cet égard auront lieu dans le deuxième volume de notre ouvrage, consacré à l'évolution la plus récente de l'art militaire. Nous prévoyons de ne pas limiter notre recherche à la guerre de 1870, mais de la poursuivre jusqu'à nos jours, en y incluant au moins un aperçu initial de l'étude des guerres mondiales et civiles du point de vue de l'histoire de l'art militaire.

Notre travail précédent n'abordait pas les questions concernant l'histoire de l'art militaire en Russie, car il partait de l'hypothèse qu'un travail séparé serait mené parallèlement. Dans ce présent ouvrage, nous avons tenté de combler cette lacune et avons consacré, il est vrai, un petit nombre de pages à l'évaluation, du point de vue de l'histoire mondiale, de l'évolution de l'art militaire russe. Ce sujet nous a également amenés à nous arrêter quelque peu sur l'art militaire mongol de Gengis Khan et de Tamerlan.

Clausewitz, en raison du faible développement de la science historique à son époque, mettait en garde contre les excursions dans un passé lointain et attirait l'attention exclusivement sur les guerres des temps modernes : « Plus nous remontons dans le passé, plus l'histoire militaire devient pauvre et maigre ; les difficultés à en utiliser les leçons nécessitent une attention particulière à soi-même. » L'histoire des peuples antiques nous fournit aujourd'hui des indications très précieuses. La perspective lointaine dans laquelle nous étudions le développement de l'art militaire de la Grèce et de Rome classiques nous permet de distinguer particulièrement nettement les lignes principales de l'évolution. Nous pouvons mentionner un remarquable penseur militaire de la fin du XIX^e siècle, Verdy du Vernois, talentueux et fidèle disciple de Clausewitz, créateur d'une méthode appliquée qui, dans ses travaux sur la stratégie, se référa souvent et volontiers aux guerres du passé le plus reculé pour analyser les points essentiels de la stratégie. Nous pensons que si tous les états-majors généraux se sont trouvés mal préparés à l'ampleur des événements de la guerre mondiale, c'est en grande partie parce qu'ils ont enfermé leur réflexion dans l'étude des guerres de Moltke — de duels nationaux étroits dans une petite zone d'Europe centrale. Or, les guerres modernes représentent un feu mondial, embrasant de nombreux continents et faisant surgir des intérêts militaires sur des théâtres lointains, souvent d'outre-mer.

Nous pensons que les conditions contemporaines exigent un élargissement de notre connaissance des guerres de différentes époques, des campagnes d'Alexandre le Grand, d'Hannibal, de l'art que Jules César a manifesté dans le surmontage des difficultés de la guerre civile, des guerres asiatiques et américaines ; après la guerre mondiale, l'Europe cesse résolument d'être le centre du monde. Subjectivement, dans notre nouvel ouvrage, nous étions prêts à élargir et approfondir encore davantage l'étude de l'art militaire dans l'Antiquité, à développer le chapitre sur l'art militaire byzantin, dont les Russes ont quelque peu emprunté, à donner un aperçu des croisades — puisque les slogans retentissants de celles-ci et leur caractère interventionniste seront caractéristiques aussi des guerres futures. Mais, objectivement, nous avons dû y renoncer, car la connaissance du monde classique et médiéval ne constitue pas le point fort du public auquel nous nous adressons. La pensée de la génération contemporaine commence avec la grande révolution industrielle du XVIII^e siècle en Angleterre et la grande Révolution française. La perspective historique ultérieure se dessine très vaguement. L'auteur ne peut compter sur un contact sérieux avec la masse de lecteurs que lors de l'exposé de l'évolution des deux derniers siècles.

Par conséquent, nous nous sommes trouvés confrontés à la tâche de réduire autant que possible l'exposition de la partie de notre travail qui éclaire l'art militaire des classiques et du Moyen Âge. Il faut la considérer comme une introduction ayant une signification autonome très modeste et ne préparant l'esprit qu'à l'étude de l'évolution de l'art militaire à l'époque moderne et, principalement, contemporaine de l'histoire. Nous avons été contraints de condenser autant que possible l'essai sur l'histoire de l'art militaire dans l'Antiquité et au Moyen Âge.

L'essentiel — l'art militaire d'Alexandre le Grand, d'Hannibal, de César, l'état de l'art militaire dans l'économie naturelle du Moyen Âge — nous l'avons conservé ; des sacrifices supplémentaires seraient déjà liés au renoncement à ce point de vue historique mondial, qui rend si précieuse l'étude de l'évolution de l'art militaire.

Parallèlement, nous avons cherché à organiser et simplifier l'exposé de notre travail et à y introduire une série de modifications résultant de notre étude approfondie de l'histoire de l'art militaire.

Notre travail se présentera en deux volumes. Le deuxième couvrira la période de 1815 à 1920. Les modifications fondamentales que nous avons apportées nous semblent suffisamment importantes pour ne pas considérer ce travail comme une réédition du précédent, mais justifier sa publication sous le nouveau titre « Évolution de l'art militaire depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours ».

INTRODUCTION

L'histoire de l'art militaire et l'histoire militaire. L'histoire de l'art militaire représente l'une de ces disciplines spécialisées dans lesquelles se divise l'histoire générale de la culture. Les institutions militaires occupent une place si importante dans la structure de l'État ; les guerres, qui ouvrent un large espace aux États dynamiques et éliminent de la scène historique les organismes vieillissants, constituent une « partie essentielle de l'histoire », de sorte que l'histoire de l'art militaire a autant le droit d'être étudiée spécifiquement dans son ensemble à travers les siècles que l'histoire des religions, des constitutions, de la vie économique et du droit. La division et la spécialisation du travail dans l'étude des sections de l'histoire culturelle apportent des résultats riches. En étudiant au fil des millénaires la dépendance entre l'évolution de l'art militaire et le développement économique et politique des États, on se retrouve immédiatement sur un terrain très riche en conclusions et en généralisations.

Telle est la situation de l'histoire de l'art militaire par rapport à la science en général. Parmi les sciences militaires, l'histoire de l'art militaire représente le fondement sur lequel se construisent les autres disciplines militaires. Sans accorder une attention suffisante à l'étude historique militaire, on ne peut former que des artisans du métier militaire, incapables à la fois de créativité consciente et d'adaptation ou d'identification à l'évolution rapide et actuelle de l'art militaire. Pour obtenir des résultats concrets, l'étude historique militaire ne doit en aucun cas prendre le caractère d'illustrations historiques militaires, servant à clarifier visuellement les conclusions d'une théorie abstraite, mais doit elle-même constituer le terrain sur lequel naissent les points d'appui de notre pensée militaire.

L'étude militaire et historique est divisée en Russie depuis 1865 en deux disciplines : l'histoire militaire proprement dite — l'étude des campagnes — et l'étude de l'histoire de l'art militaire. Selon l'idée du ministre de la guerre Miloutine, qui a établi cette division, l'histoire de l'art militaire doit consister en l'exposé des changements successifs dans la manière de faire la guerre, depuis les temps les plus anciens jusqu'aux plus modernes, l'objectif principal étant de montrer l'influence que les conditions contemporaines ont eue sur l'état de l'art militaire à chaque époque. Ainsi, l'histoire de l'art militaire étudie les phénomènes militaires non pas dans leur statique, mais dans leur dynamique ; son centre de gravité réside dans l'étude de l'évolution de l'art militaire et des conditions économiques et politiques qui la déterminent.

En fait, l'histoire militaire, comme elle a été établie chez nous, étudiait l'art militaire dans sa statique. L'étude de la « campagne » devait clarifier le lien de causalité entre l'action et ses conséquences en stratégie et en tactique ; l'étude de la campagne était précédée par un examen détaillé de l'état de l'art militaire dans les armées des deux côtés — stratégie, tactique, administration.

Nous doutons de la solidité de cette division fondamentale. Tout d'abord, il ne nous est même pas nécessaire de nous appuyer sur l'autorité d'un grand penseur marxiste, Franz Mehring, pour établir le fait suivant : pour comprendre la manière de faire la guerre d'un peuple, il est nécessaire d'étudier sa situation politique, économique et sociale. Personne aujourd'hui ne contestera cette vérité. Ainsi, l'historien de la guerre a tout autant tort de se couper des questions politiques et économiques et de s'enfermer dans des problèmes purement opérationnels que l'historien de l'art militaire. Deuxièmement, l'étude de chaque guerre ne devient scientifique et ne présente un intérêt scientifique défini que si cette étude est liée au cours général de l'évolution de l'art militaire. Troisièmement, le rythme de l'évolution à notre époque s'est tellement accéléré que, durant une même guerre, nous observons déjà la dynamique de l'évolution. Les guerres mondiales et civiles des dernières

années présentent des phénomènes très complexes ; l'art militaire se situe à différents niveaux à différents moments, et nous n'avons pas le droit de le considérer de manière statique, comme quelque chose de fixe et immobile. Par conséquent, chaque grande œuvre historico-militaire sera aussi, en même temps, une œuvre sur l'histoire de l'art militaire. L'histoire militaire, en tant que discipline distincte, a à peine le droit d'exister aux côtés de l'histoire de l'art militaire.

Cependant, l'étude de ce dernier doit, bien entendu, se limiter non seulement à cette progression par grandes étapes sur l'arène de l'histoire, ce qui constitue la tâche du présent travail et est nécessaire pour saisir le caractère général de l'évolution. Ce survol de l'évolution de l'art militaire n'a été possible que sur la base de travaux individuels, qui ont étudié attentivement des opérations spécifiques, consacrant des dizaines de volumes aux questions ici abordées en quelques lignes. L'histoire de l'art militaire, au-delà d'un aperçu général de l'évolution, doit également inclure une recherche détaillée sur des opérations particulières, ainsi qu'une étude approfondie du développement de sections spécialisées importantes.

L'étude des opérations individuelles est nécessaire non seulement pour l'historien de l'art militaire, en tant que données pour l'étude de l'évolution, mais aussi pour un large éventail de cadres commandants, afin de donner un contenu concret à leurs notions théoriques sur l'art opérationnel et la tactique. La critique des décisions opérationnelles et tactiques adoptées par d'autres commandants, dans une situation strictement définie, représente le moyen le plus scientifique et le plus parfait d'approfondir notre réflexion sur l'art opérationnel et tactique ; cependant, pour fournir une critique non dilettante et sérieuse de la décision prise par un chef responsable, il faut étudier avec précision la situation dans laquelle se trouvait ce chef et se placer dans les limites des seules informations sur l'ennemi et sur ses propres forces dont il disposait. Une étude des opérations structurée ainsi, guidée par le bon sens et libérée de tout dogmatisme, apprend à saisir rapidement et à évaluer de manière large et profonde la situation, permet de prévoir quelles conséquences un événement ou une mesure pourra entraîner, et rend plus facile la recherche de la solution correcte. Le commandant suffisamment plongé dans l'étude des opérations saura formuler correctement et clairement les questions vitales que lui pose la situation, développera son jugement, apprendra à se méfier des généralisations risquées et comprendra le côté concret des faits historiques.

L'étude de l'histoire est particulièrement utile. L'étude des opérations qui se sont déroulées dans des conditions pas trop différentes de celles d'aujourd'hui, c'est-à-dire des guerres plus récentes, et, dans la mesure du possible, sur les théâtres de guerre probables, permettra d'évaluer l'influence de leurs caractéristiques statistiques et géographiques sur le déroulement des opérations. Les recherches militaires historiques indépendantes ont une importance énorme, car seule l'analyse indépendante des phénomènes, et non l'apprentissage par cœur des critiques d'autrui, même les plus brillantes, donnera les résultats les plus fructueux. L'étude minutieuse, même d'un petit secteur d'opération, vaut bien plus que la connaissance superficielle de nombreuses campagnes.

Les réalisations dans l'étude de l'évolution générale de l'art militaire ont un caractère beaucoup moins utilitaire que le travail sur plusieurs opérations. La familiarité avec l'évolution de l'art militaire ne prétend pas apporter une aide dans la résolution de tâches opérationnelles ou tactiques spécifiques. Pourtant, l'histoire de l'art militaire constitue la base de l'éducation militaire supérieure. Elle nous révèle, en profondeur, l'essence de toutes les exigences modernes de la stratégie, de l'art opérationnel, de la tactique et de l'administration, et au lieu de l'esclavage devant la doctrine, elle nous confère une maîtrise sur celle-ci. Elle montre, en établissant un lien de cause à effet entre le développement global de l'État et l'évolution de l'art militaire, combien les questions militaires fondamentales ont été résolues de manière diverse selon les conditions. Elle permet d'identifier les causes qui provoquent leur situation actuelle et nous prépare à prendre en compte les exigences que la vie

économique et politique impose aux affaires militaires. Et plus le rythme de développement de la structure économique et politique des sociétés est rapide, plus l'évolution de la tactique et de la technique est rapide, plus l'histoire de l'évolution de l'art militaire prend de l'importance. Aucune création consciente dans le domaine militaire n'est concevable sans l'élaboration d'une certaine compréhension militaire du monde, sans l'établissement d'un point de vue à partir duquel seront évalués les phénomènes les plus divers. Cette vaste compréhension militaire du monde s'acquiert uniquement par la comparaison et le rapprochement de différents styles dans l'organisation militaire, la tactique et la stratégie, ainsi que par la comparaison et le rapprochement des différentes époques.

Chaque spécialité militaire a sa propre histoire. Il existe des histoires des sciences militaires, de l'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie, de la fortification à long terme, des sièges, de l'approvisionnement, du droit militaire, de la discipline, de la technique militaire, de l'organisation militaire, etc. Beaucoup de ces disciplines spécialisées possèdent une littérature très respectable, étendue et solidement fondée scientifiquement. Parallèlement à cette division du travail selon les spécialités, des histoires particulières de l'art militaire tendent à se former pour différents peuples. De nombreux travaux sont particulièrement consacrés par les Français à l'étude du développement de l'art militaire en France ; en Russie, depuis les années 1880, l'étude de l'art militaire russe a acquis une chaire académique spécifique et a eu un chercheur aussi éminent que Maslovski.

En ce qui concerne ces histoires des branches spécialisées et des arts militaires nationaux, il est nécessaire d'adopter une position ferme. L'histoire générale de l'art militaire, avant tout, ne doit pas être une mosaïque de nations et de spécialités distinctes et ne doit pas se transformer en encyclopédie des connaissances militaires et historiques. La tentative de couvrir dans une seule œuvre toutes les spécialités et tous les peuples conduirait non seulement à une augmentation énorme de son volume, mais serait fatale pour son idée principale, qui se perdrait dans l'accumulation des détails disparates. L'histoire de l'art militaire considère l'évolution mondiale générale comme un processus unique, cherchant à en saisir exclusivement le fil conducteur et, pour caractériser chaque époque, elle extrait des faits individuels provenant de certaines spécialités ou de certains peuples, qui, du point de vue national ou spécialisé, peuvent ne pas être les plus importants, mais décrivent au mieux l'évolution mondiale. Les histoires nationales, les histoires des spécialités — ce ne sont que des couleurs sur la palette de l'historien général de l'art militaire. Il est en droit de passer sous silence certaines spécialités très importantes, d'oublier, au fil des siècles, l'état de l'art militaire parmi les peuples ayant occupé des territoires de centaines de milliers de kilomètres carrés, et il est parfois obligé de fixer son attention sur les détails de l'évolution de l'art militaire de quelques modestes armées perdues dans les montagnes des cantons suisses ou de la petite république d'Athènes. Seul celui qui prononce une parole nouvelle, qui deviendra la loi de demain pour tous, a le droit exclusif de retenir l'attention de l'historien de l'art militaire.

L'apparition et le développement de l'art militaire. L'histoire de l'art militaire, tout comme la stratégie, n'est née qu'à la fin du XVIIIe siècle, lorsque la pensée humaine était suffisamment préparée pour passer de l'histoire anecdotique à des recherches synthétiques. Le premier ouvrage important de Hoyer, publié en 1797, conserve encore aujourd'hui une valeur scientifique. Son point central, en relation avec le caractère matériel de la philosophie du XVIIIe siècle, réside dans l'étude de l'évolution de la technique militaire. Les travaux talentueux de l'officier prussien émigré Rüstow ont attiré l'attention de larges cercles de chercheurs sur l'histoire de l'art militaire dans les années 1850 à 1870. Mais en réalité, seules les conquêtes de la science historique des quarante dernières années ont posé une base solide pour l'histoire de l'art militaire. Au début du XXe siècle, l'histoire de l'art militaire est déjà une science reconnue par les universitaires civils et, grâce à Delbrück, elle obtient l'une des chaires dirigeantes de la faculté d'histoire de l'Université de Berlin.

L'histoire de l'art militaire est désormais capable de traiter avec un matériau infiniment plus précis que celui contenu dans les travaux des générations précédentes, ce qui augmente son importance réelle. Les exigences en matière de précision de l'exposé et d'évaluation critique sont désormais considérablement accrues. Les méthodes modernes de critique historique constituent une arme puissante pour démasquer les mensonges ; les historiens de cour, que chaque souverain du XVe siècle s'efforçait de posséder et qui jouissaient d'autant plus de respect que leurs inventions étaient plus colorées, existent encore, certes, mais désormais comme un fantôme ridicule.

L'introduction de l'histoire de l'art militaire dans les programmes de toutes les académies au cours de la première moitié du XIXe siècle s'est réalisée sous la pression de l'exigence autoritaire de Napoléon Ier : « menez la guerre offensivement, comme Alexandre, Hannibal, César, Gustave-Adolphe, Turenne, le prince Eugène et Frédéric ; lisez et relisez l'histoire de leurs 83 campagnes — et formez votre pensée à partir de celles-ci ; c'est le seul moyen de devenir un grand commandant et de percer les mystères de l'art ; votre conscience, éclairée de cette manière, rejettera les règles contraires aux principes¹ auxquels les grands hommes s'en tenaient ».

À l'aube du XXe siècle, l'histoire de l'art militaire avait sans aucun doute surpassé le programme napoléonien. L'histoire de l'art militaire ne cherche plus aujourd'hui à découvrir un code non écrit — le secret des grands généraux — mais elle met en avant la dialectique de l'histoire, à la lumière de laquelle toutes les règles et principes de l'art militaire prennent un caractère provisoire et conditionnel.

Programme du 1er tome. L'étude du monde antique donne une image complète et cohérente de la naissance des armées miliciennes, de leur transformation en armées professionnelles, de l'apogée de l'art militaire avec Alexandre le Grand, Hannibal et César, ce dernier s'appuyant particulièrement sur les réalisations économiques les plus avancées des peuples classiques. Comprendre la légion romaine et Scipion l'Africain est très souhaitable afin de pouvoir porter un jugement éclairé sur le système milicien et les grands problèmes contemporains. Le déclin économique du monde antique a conduit à une économie de subsistance et aux formes féodales de l'art militaire qui y sont associées. Les chevaliers ont pris le devant de la scène ; leur art est une maladie d'individualisme, qui surgit à chaque fois dans un contexte dépourvu des conditions économiques et politiques nécessaires à l'activité militaire. Sur le fond sombre du Moyen Âge, se distinguent nettement les manifestations de l'art militaire asiatique chez les Arabes et les Mongols, reposant sur les plus hauts accomplissements en matière de technique, d'économie et de politique, et sur le lien étroit entre les larges masses et les tâches de la guerre.

La transition vers une nouvelle époque dans l'art militaire est marquée par un haut élan de l'esprit des masses, ce qui a permis la cohésion de l'infanterie flamande et hussite en unités suffisamment solides pour le combat défensif, et aux Suisses de créer une infanterie armée exclusivement d'armes blanches et formant des unités tactiques capables de délivrer un coup irrésistible. La période moderne — XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles — a développé à un haut degré cette technique de formation d'unités tactiques. Toute l'attention était portée sur la solidité du ciment liant ; aux matériaux eux-mêmes, à partir desquels l'armée était constituée, on imposait des exigences de plus en plus faibles. À l'époque de Frédéric le Grand, nous voyons des armées composées de rebut de la société, mais tellement solidement cimentées que sur les champs de bataille elles supportaient parfois jusqu'à 50 % de pertes. Et les pages les plus récentes de l'histoire commenceront avec la grande Révolution française, qui a véritablement introduit le peuple dans l'armée et considérablement augmenté la qualité du matériau destiné à être consolidé en unités tactiques.

La voie vers ce développement a été ouverte par la renaissance de l'infanterie en Suisse. L'infanterie a ressuscité dans l'histoire moderne sous la forme de milices dans de minuscules États, de la même manière que, dans le monde antique, nous rencontrons pour la

première fois l'infanterie sous forme de milices à Rome et à Athènes, des États dont le territoire s'étend sur 40 verstes de diamètre et dont la population équivalait à celle de Berne. Cette première forme de développement de l'infanterie – la milice – s'est avérée combattante, à condition qu'il n'y ait pas de conflits trop aigus entre les intérêts urbains et ruraux.

Le danger d'une attaque de chevaliers obligea l'infanterie renaissante à se déployer en formations profondes — de 50 à 100 rangs en profondeur. À mesure que le risque de la cavalerie diminuait, l'infanterie de l'histoire moderne commença progressivement à adopter des formations plus légères et, ayant elle-même des cavaliers pour protéger ses flancs, s'étira en mur de formation linéaire.

À la fin du Moyen Âge, lorsqu'apparaît un éclat de quelque lueur — sous forme de taxes commençant à affluer, de constitutions de réserves, de renaissance de la circulation monétaire ou de grands mouvements sociaux —, nous observons à chaque fois l'émergence dans l'art militaire de pousses saines et vigoureuses. La renaissance du capitalisme au XVI^e siècle oriente le développement de l'art militaire vers la voie des armées permanentes. Les leçons de Maurice d'Orange au XVII^e siècle sont assimilées par toute l'Europe ; Louvois réforme l'armée française conformément à celles-ci, et Pierre le Grand, quarante ans plus tard, l'armée russe. Les idées de Maurice, de Louvois et de Pierre le Grand sont des idées de réforme transposées dans le domaine de l'art militaire.

La ligne de développement militaire des XVI^e au XVIII^e siècles est arrivée à une impasse dans les réalisations militaires de Frédéric le Grand. L'armée prussienne du XVIII^e siècle était une machine complexe sur une fondation en argile, menaçant de s'effondrer à tout moment. La Russie de la fin du XVIII^e siècle, qui disposait d'une armée composée de paysans par le biais du service militaire obligatoire, ayant introduit dans l'équipement et l'éducation de l'armée des idées de rationalisme et de démocratisation, a temporairement surpassé l'Occident, avec ses armées de volontaires, dans le développement de l'art militaire. Les passions frédériciennes ont été revécues, plus tard, sous l'influence d'Arakcheïev ; Iéna a réveillé la Prusse de celles-ci, et Sébastopol, cinquante ans plus tard, a réveillé la Russie.

La guerre de Sept Ans (1756-1763), qui a coïncidé avec le début de la révolution industrielle, n'était pas seulement européenne, mais aussi une guerre mondiale. Les pertes françaises au Canada (la chute de Montréal en 1760) et l'affaiblissement de l'influence française en Inde (la chute de Pondichéry en 1761) ont été un moment important dans la prise de l'hégémonie mondiale par l'Angleterre. Avec la guerre d'indépendance des États-Unis (1777-1783), l'histoire du monde cesse enfin d'être uniquement de l'histoire européenne. Le rôle de la bourgeoisie britannique, hostile au développement du continent européen, au XX^e siècle sera déjà dupliqué par les États-Unis. L'Europe elle-même sera confrontée à la terrible perspective de devenir une colonie.

À la fin du XVIII^e siècle, la voie du développement ultérieur a été bloquée par une masse de vestiges féodaux, qui ont été douloureusement perçus dans le pays le plus cultivé et le plus économiquement développé du continent européen – la France ; d'où la série d'échecs de l'armée française au XVIII^e siècle. Mais la France était aussi la plus disposée à prononcer un mot nouveau. La Grande Révolution a balayé les vestiges féodaux et ouvert de nouvelles opportunités pour l'art de la guerre. La civilisation européenne a fait un grand bond en avant tout de suite, et au dix-neuvième siècle ni dans l'art de la guerre ni dans aucun autre domaine de la culture, il n'est nécessaire d'étudier le monde antique comme un objet d'imitation inaccessible.

Le formidable décalage opéré par la Révolution française dans toutes les manifestations de la vie de l'État dans l'art de la guerre n'a conduit ni à une continuation de la ligne jusqu'alors suivie de son évolution, ni à un renversement. Les enjeux du développement de l'art de la guerre ont été mis sur un nouveau plan, et de nouvelles tâches sont apparues. Le point de départ de ce développement a été l'art militaire de la Révolution française, qui n'est en aucun cas un dérivé de l'amélioration de l'art militaire de la guerre de Sept Ans, mais

représente une synthèse de toute l'évolution des trois siècles précédents. Le soldat de l'armée de Napoléon avait sans aucun doute une idéologie nationale, qui différait fortement des mercenaires du XVI^e siècle, mais dans sa liberté intérieure, dans son engagement dans la guerre, qui était de nature coercitive, par rapport à la population locale, dans son esprit corporatif du régiment - beaucoup de choses en lui ressemblaient à des mercenaires obsolètes. Tenant compte des succès des troupes révolutionnaires et de leur chef, Bonaparte, Schiller a écrit un avertissement à l'Europe, son célèbre « Wallenstein », et la comparaison littéraire des soldats de Wallenstein et de Napoléon correspond en partie à la réalité.

La voie ouverte par la Révolution française pour l'inclusion des levées de masse dans l'armée, pour transformer l'armée en peuple armé, a créé une nouvelle arène pour le développement de l'art militaire aux XIX^e et XX^e siècles. Suivant cette voie, les races turbulentes et belliqueuses de l'Europe ont atteint, pendant l'époque de la guerre mondiale, des appels sous les drapeaux dépassant 10 % de la population totale ; dans de nombreux États, s'est ainsi manifestée une tension surpassant celle de Rome lors de la deuxième guerre punique.

En étudiant les destins de l'art militaire à travers les époques anciennes, médiévales et modernes, nous nous familiariserons en même temps avec la résolution des problèmes de commandement par plusieurs chefs militaires talentueux et examinerons les fondements, souvent différents de ceux d'aujourd'hui, sur lesquels s'appuyaient les exploits de Napoléon, grand maître de l'art militaire. Cette étude nous fournira une base solide pour poursuivre notre recherche jusqu'à l'époque contemporaine, y compris sur les questions actuelles. Pour celui qui commence l'étude de l'art militaire, le plus difficile semble être la compréhension des événements survenus il y a plusieurs siècles, tandis que pour le chercheur, les plus grandes difficultés d'analyse se présentent lorsqu'il aborde les phénomènes de la dernière guerre, si difficiles à examiner avec un regard historique ; d'où l'importance, pour l'auteur, de créer des points de départ solides dans le passé historique afin de juger le présent. Le lecteur ne s'opposera pas à l'auteur, à condition de suivre le même long chemin d'étude de l'évolution de l'art militaire. Grecs, chevaliers, lansquenets et soldats de Souvorov nous sont finalement nécessaires pour critiquer les opérations des guerres mondiales et civiles, pour évaluer diverses mesures de renforcement de notre puissance militaire, pour comprendre correctement et apprécier les armées de nos voisins et les changements qui s'y produisent.

CHAPITRE PREMIER

Phalange grecque. Alexandre le Grand.

Le féodalisme exclut la possibilité de formations compactes. Aux premiers pas de l'histoire militaire que nous pouvons suivre, nous rencontrons les Grecs agissant avec leurs forces principales dans la composition de la phalange. D'un point de vue philologique, le mot phalange désigne un massif, un monolithe, un rouleau. Dans le domaine militaire, la phalange est avant tout un ensemble tactique, un monolithe tactique dans lequel il n'y a pas de volonté individuelle, mais une seule volonté collective ; la phalange se présente comme un organisme tactique, soudé, fusionné à partir d'hommes, dont la fonction est de broyer la poussière humaine qui lui fait face.

La différence de la méthode de combat en phalange par rapport aux techniques barbares a été soulignée même par Thucydide* : ce qui est effrayant, c'est seulement l'apparition des barbares, leur nombre, leur cri guerrier, l'inclinaison de leurs armes. Mais dans le combat au corps à corps, ils tiennent peu, car ils ne conservent pas leur place dans les rangs et les lignes et ne voient aucune honte à se détourner de leur position. Mais puisque chacun est libre de choisir — se battre ou battre en retraite — il ne manquera pas de motifs pour éviter le combat. C'est pourquoi les barbares préfèrent menacer à distance et n'aiment pas le combat rapproché. La phalange, en revanche, était forte justement parce qu'elle privait le soldat de cette initiative et le forçait à avancer contre l'ennemi en muraille.

Afin de pouvoir former une phalange capable d'absorber en elle des individus à part entière, des volontés distinctes, certaines conditions préalables en matière de développement politique, économique et social du peuple sont nécessaires. Les tribus barbares, encore plongées dans un mode de vie patrimonial, ne reconnaîtront en combat que l'autorité unique du vieil aîné de la tribu, et leur énergie barbare dans l'attaque se manifestera sous forme de frappes par groupes distincts, chacun représentant des hommes d'une famille ou d'un village particulier. Lorsque la civilisation détruit le mode de vie patrimonial, mais que l'État reste encore dans des formes décentralisées de l'ordre féodal, lorsque, en raison de l'économie de subsistance et de la faiblesse du contrôle, de l'échange et de l'économie monétaire, les impôts en nature ne peuvent être levés et perçus que localement, et que le pouvoir se fragmente lui aussi localement, alors cet état de l'État correspond à un développement extrême de l'individualisme en matière militaire, si caractéristique de la tactique chevaleresque. Un seigneur féodal orgueilleux, habitué à régner sans partage sur son district, toujours conscient de ses privilèges, ne peut être forcé à renoncer à sa personnalité fortement affirmée et à se fondre dans la phalange — le faible État féodal n'en a pas la capacité. En 1509, lors du siège de Padoue, les lansquenets acceptèrent d'attaquer à condition que des nobles participent à l'assaut à égalité avec eux. Alors le représentant le plus éminent de la noblesse française, « le chevalier sans peur et sans reproche », Bayard, s'insurgea : « devons-nous aller au combat aux côtés des tailleurs et des cordonniers ? » Les chevaliers allemands se joignirent également à lui, et le commandement supérieur dut lever le siège.

Pendant la période préhistorique, la Grèce connaissait un système féodal. Aux alentours des XVe et XIVe siècles, les Achéens commencèrent à attaquer les États de la culture crétoise, avec succès ; au XIIe siècle, ils attaquèrent l'Égypte de la XXe dynastie, attaque difficilement repoussée ; le XIe siècle voit l'organisation d'une expédition des Achéens de Mycènes contre Troie. Ensuite, apparaissent dans certains États orientaux des troupes de mercenaires grecs, jouant un rôle semblable à celui des Varègues de leur époque. Bien que dans certaines sources le terme phalange soit utilisé à propos des troupes grecques de cette époque, il semble que cela se fonde sur l'application d'un concept apparu ultérieurement, concernant une organisation militaire de nature totalement différente. L'Iliade d'Homère nous donne une représentation fidèle du mode de combat dans la Grèce féodale. Un pouvoir central extrêmement faible, qu'il faut plus persuader qu'ordonner, permettant que l'on le critique et le tourne en ridicule, parfois même par des

combattants peu courageux ; des troupes bruyantes et indisciplinées ; un combat où les masses participent peu et où le résultat se décide par les duels des chevaliers, héros de chaque camp — telle est la caractéristique de l'art militaire grec préhistorique. La « phalange » homérique n'est qu'un fond sur lequel se distinguent plus nettement les actions des héros : la phalange homérique — des dizaines et des centaines d'hommes fuient sous l'assaut d'Achille ou d'Hector.

Cette supériorité du combattant solitaire sur la masse nous apparaît, à un examen plus attentif, pas vraiment fabuleuse. Le héros est un homme de grande force, d'esprit et de corps, développé dès sa jeunesse grâce à une éducation appropriée, détenteur d'une solide réputation qui fait que les simples mortels, individuellement, se sentent tout petits et impuissants en comparaison avec lui, possesseur d'une arme défensive précieuse, brillante et extrêmement rare, le rendant invulnérable aux lances et épées des simples mortels, faites d'un métal si mauvais qu'elles nécessitent presque réparation après chaque coup. Le héros apparaît sur un char décoré et tient dans ses mains un javelot, qu'en le lançant, il serait sans doute capable de tuer n'importe quel soldat ordinaire protégé d'une armure faible et non métallique — un tel héros, bien sûr, était terrible, semait la panique parmi la masse ordinaire, non unifiée, dépourvue du sens de l'entraide. Si le soldat ordinaire n'est pas sûr du soutien de ses voisins, alors, face au héros, une seule pensée l'obsède : celui qui fuira en dernier sera rattrapé et tué par le héros — et, pour ne pas être ce dernier, chacun recule à l'avance, et la masse s'ébranle. Le secret du succès du héros réside dans le manque de cohésion de la masse, qui confère une importance primordiale à l'instinct de survie des individus. Achille, qui disperse à lui seul 50 compagnons grecs est un héros, mais Achille, qui se précipiterait seul contre un peloton de cuirassiers, serait un fou.

Nous ne connaissons pas le déroulement du processus qui a transformé les troupes des héros homériques en phalanges historiques de Sparte et d'Athènes. Mais il nous est clair que le développement de la vie urbaine, les échanges commerciaux animés, l'échange monétaire, la destruction du pouvoir féodal local, le culte de l'État, qui a dompté et soumis les individus et leurs intérêts, toute cette nouvelle culture, née sur les rivages de la mer Égée, a favorisé le développement de la masse et a conditionné la diffusion rapide d'une forme tactique qui permettait aux masses d'occuper sur les champs de bataille une position non pas sans droits, mais dominante. Cette forme tactique était la formation compacte—la phalange.

Si l'historien établit une correspondance entre l'économie naturelle, le système féodal et les principes irréguliers dans la tactique, où chaque combattant individuel bénéficie d'un large champ pour exprimer sa personnalité, et d'autre part, l'économie monétaire et l'établissement d'un régime républicain de l'État opposent une formation rigide, il serait cependant apparemment une erreur de représenter le déroulement du processus historique de telle manière que chaque conquête de la démocratie — politique et économique — corresponde à une impulsion dans le passage du combattant individuel à la formation rigide. Au contraire, il ne fait aucun doute que la phalange est apparue initialement chez les Doriens (Spartiates), qui étaient incomparablement moins démocratiques et économiquement moins développés que les Athéniens. Les nouvelles inventions dans l'histoire n'appartiennent pas toujours aux éléments les plus avancés. La transition du Moyen Âge aux temps modernes dans l'histoire de l'art militaire se manifeste par la renaissance de l'infanterie — une renaissance dont le principal mérite revient à la Suisse, qui ne se trouvait pas à la tête de la culture et de la civilisation européenne. Mais le cours du processus historique réside dans le fait que les nouvelles formes militaires, répondant à l'évolution économique et politique, sont adoptées dans un très court laps de temps par toute la famille des peuples cultivés et caractérisent déjà non pas les inventeurs, mais leur époque, leur époque.

La victoire d'un simple soldat en formation sur un combattant qualifié non régulier. La phalange se composait de plusieurs rangs, de 6 à 16 et plus, de soldats étroitement serrés, équipés d'armes de prédilection et armés d'armes blanches — lances et épées. Sur le plan tactique, toute la phalange formait un tout, et ses subdivisions avaient exclusivement une signification administrative. Chaque soldat dans la phalange pouvait être sûr du soutien de son voisin uniquement parce que la formation excluait la possibilité pour un combattant isolé d'éviter le combat. Les rangs avant protégeaient les arrières, et les arrières empêchaient les premiers de reculer, exerçaient une pression

physique sur les premiers et leur apportaient un précieux soutien moral. Dans la phalange, chaque soldat semblait se dissoudre, mais chacun ressentait physiquement et moralement le soutien de toute la masse. La cohésion et la densité étaient renforcées par le mouvement rythmique au pas au son de la flûte (Sparte) ou des instruments à cordes (Crète) et par le chant de toute la masse de l'hymne militaire (péan). Cette forme tactique offrait le grand avantage que pour combattre en rangs de la phalange, il n'était pas nécessaire d'entraîner minutieusement chaque soldat isolé — il suffisait de border la phalange avec des combattants expérimentés, et à l'intérieur, on pouvait utiliser des citoyens qui, par quelques exercices, s'étaient psychologiquement fondus à la masse.

Les anciens Grecs, qui devaient opposer les milices de la ville à la chevalerie belliqueuse de la Perse, comprenaient bien que le secret de la réussite de la phalange résidait dans sa cohésion et sa solidarité. Selon la légende, le roi spartiate Dhomarar affirmait : « Pris individuellement, un Spartiate peut céder face à un ennemi solitaire. Mais en groupe, les Spartiates sont les meilleurs des mortels. Ils sont libres, mais pas totalement. Ils ont leur maître — la loi, qui leur indique de ne pas céder face à la supériorité numérique, mais de chercher à obtenir la victoire ou la mort dans leur rang et leur ligne. » La même idée de la supériorité des troupes régulières sur les efforts dispersés des combattants solitaires les plus courageux fut exprimée, deux mille ans plus tard, en 1798, par Bonaparte, lorsqu'il dut conduire le soldat révolutionnaire français, dans sa majorité novice, contre les chevaliers égyptiens — les Mamelouks : deux Mamelouks valent mieux que trois Français, mais 100 Français ne fuiront pas devant 100 Mamelouks, 300 Français auront l'avantage sur 300 Mamelouks, et 1000 Français vaincront probablement 1500 Mamelouks. Le principe de régularité, grâce à la cohésion et à la concentration en un ensemble tactique unique, permet au combattant ordinaire de vaincre un combattant qualifié. La nécessité de l'ordre régulier avait déjà été soulignée par Aristote (*Politique*, VI, 13) : « Sans ordre tactique, l'infanterie lourdement armée n'est bonne à rien, et comme dans les temps anciens cela n'était pas connu et qu'il n'y avait pas d'art militaire, la force de l'armée reposait sur la cavalerie. »

Les flancs et leur couverture par la cavalerie et les troupes légères. Le point faible du côté de la phalange était la nature unilatérale de son utilisation. Elle ne pouvait infliger un coup puissant que sur un terrain n'étant pas trop accidenté, elle n'était pas capable de combattre à l'arme à feu, nécessitait la protection de ses flancs par la cavalerie et les troupes légères, car, en cas de menace sur le flanc, la phalange, sans perdre sa cohésion tactique et sa discipline, n'était pas en mesure de continuer à avancer dans la direction choisie ni de repousser une attaque imminente, et une simple menace la forçait à s'arrêter et à passer à la défense. Et la phalange, ne rompant pas sa progression vers l'avant, représentait une cible trop facile pour les archers et les frondeurs ennemis. C'est pourquoi les forces principales des Grecs en formation de phalange avaient toujours besoin d'être complétées par la cavalerie et les troupes légères, qui protégeaient leurs flancs, et avec le développement de l'art militaire en Grèce, l'évolution concernait principalement ces armes auxiliaires.

Le cavalier et l'infanterie légère, représentant des types naturels de troupes à l'époque de l'État féodal, nécessitent un entraînement relativement plus complexe lorsqu'il faut les recruter parmi les citoyens. Les cavaliers étaient donc en Grèce et à Rome sélectionnés parmi les classes plus riches de citoyens, capables de subvenir aux besoins d'un cheval et disposant de temps pour se former à leur spécialité. Il était généralement impossible d'entraîner des frondeurs, qui ne pouvaient être recrutés que par le biais de mercenaires parmi les peuples pastoraux vivant sur des terres ouvertes et rocheuses et ayant conservé depuis les temps préhistoriques l'art de manier la fronde (frondeurs de Baléares, de Crète, juifs). L'archer avait besoin d'une formation professionnelle longue, devait posséder une grande force physique, de l'astuce, de l'initiative et de l'énergie. L'arc coûtait cher.

Tant que les Grecs se faisaient la guerre entre eux, ils pouvaient se contenter de la formation en phalange, qui permettait d'utiliser pour le combat tous les hommes de l'État sans entraînement préalable. Mais l'invasion des Perses, dont l'armée féodale était principalement composée de cavaliers et de fantassins archers (480-479 av. J.-C.), a obligé les Grecs à accorder de l'attention au

renforcement des moyens de combat à distance — l'amélioration des troupes légères, qui jusqu'alors comprenaient uniquement les éléments les plus pauvres de la population, et parfois les esclaves.

Le passage de la milice aux troupes engagées. La forme tactique de la phalange, en imposant des exigences simples au combattant individuel, favorisait l'affirmation en Grèce du système de la milice. Nous faisons connaissance avec la milice grecque pour la première fois de manière suffisamment fiable à partir du récit de la bataille de Marathon (490 av. J.-C.), et déjà au milieu de la guerre du Péloponnèse (420 av. J.-C.), soixante-dix ans plus tard, le soldat milicien cède la place au soldat professionnel. Les hoplites étaient formés par la mobilisation des trois classes les plus aisées des citoyens athéniens, qui étaient tenus de fournir à leurs frais tout l'équipement nécessaire. La quatrième classe, la plus pauvre et libre, les thètes, était principalement affectée au service dans la flotte, mais elle était très souvent utilisée en partie également pour le service des hoplites, les thètes recevant alors leur armement aux frais de l'État depuis les arsenaux. Pour chaque hoplite dans l'armée de terre, il y avait un soldat de rang inférieur — le service de rang inférieur était assuré exclusivement par des esclaves. Chaque hoplite subvenait lui-même à ses besoins et à ceux de son serviteur.

Le recrutement général de la milice était relativement rare, mais de petits recrutements, en particulier pour les expéditions outre-mer, avaient lieu chaque année. Pour faciliter la situation des appelés, détournés du travail pacifique pendant de longs mois à l'étranger, un salaire avait été établi à Athènes, atteignant pour un hoplite avec son esclave jusqu'à 2 drachmes par jour — soit six fois le minimum vital. Ce salaire attirait un grand nombre de volontaires ; il était facile de trouver des remplaçants. D'autre part, la longue guerre du Péloponnèse de 27 ans a déclassé de nombreux paysans athéniens, dont les jardins et les domaines avaient été détruits et brûlés, et qui, pendant la période de recrutement, avaient perdu leurs compétences agricoles et acquis une psychologie militaire. Ainsi, dans la seconde moitié de cette guerre, l'aspect de l'armée athénienne change complètement — au lieu d'une milice, elle représente une armée de soldats permanente.

En même temps, le caractère de l'armée spartiate change aussi. Brasidas mène l'armée spartiate à une grande distance de la patrie, en Thrace, pour s'emparer et dévaster les colonies athéniennes. Son armée pouvait facilement être coupée et perdre la possibilité de retourner dans sa patrie. Dans une telle opération, Sparte, bien sûr, ne pouvait pas engager les deux mille vies de Spartiates : il ne fallait risquer qu'environ un quart d'entre elles. Et voilà que les Spartiates, qui se glorifiaient de ne pas avoir d'activités pacifiques, d'aucun métier civil, mettent en formation dans leur armée la partie la plus pauvre de la population — les hilotes, les entraînent, leur inculquent la discipline la plus stricte, leur donnent une bonne ration et un certain salaire — et la phalange de Brasidas combat avec un remarquable brio.

Cette transition des Grecs à la fin du Ve siècle av. J.-C. des armées de milice aux armées professionnelles n'est en aucun cas un phénomène accidentel. Le principe de la milice était approprié quand il fallait à de minuscules États grecs défendre les intérêts de leur clocher, quand les armées combattaient à une distance de 1 à 3 étapes de leur district, et que les campagnes duraient quelques semaines, sinon quelques jours. Dans le même temps, la faible diffusion de l'économie monétaire entraînait la pauvreté des finances de l'État et ne permettait pas à celui-ci de payer un salaire substantiel aux soldats, ni de les armer aux frais de l'État. Au fur et à mesure de l'expansion des échanges monétaires et du renforcement des ressources financières de l'État, il devenait possible d'armer et de rémunérer les classes les plus pauvres, pour qui le service militaire constituait le métier le plus lucratif, ce qui rendait cette réforme nécessaire ; les campagnes et les expéditions étaient le résultat de calculs politiques et économiques très complexes des classes dominantes. Ces campagnes duraient longtemps — parfois plusieurs années consécutives — et forçaient les soldats qui y participaient à abandonner toutes leurs occupations et intérêts civiques, déclassant ainsi ces citoyens. À cette époque, on prenait nettement conscience de la supériorité décisive du soldat professionnel sur le soldat de milice. Si l'expédition de Syracuse, qui marqua le début de la seconde moitié de la guerre du Péloponnèse, fut proposée par Alcibiade, qui obtint un tel succès éclatant à Athènes grâce au fait que cela occupait de nombreux citoyens athéniens démobilisés et déjà déclassés, sous Syracuse, le soldat athénien se sentait incomparablement plus

sûr que le milicien syracusain, et avant le premier combat, le commandant athénien Nicias rappela à ses troupes qu'ils étaient des combattants d'une catégorie totalement différente de celle des citoyens de Syracuse appelés sous les armes (Thucydide, VI, 68, discours de Nicias). Le soldat professionnel devint en Grèce un phénomène si courant que, lorsque, à la fin de la guerre du Péloponnèse, le gouverneur de l'Asie Mineure, Cyr, se révolta contre son frère, le roi perse Artaxerxès, il put rapidement recruter 13 000 soldats grecs expérimentés (participants de la célèbre retraite de l'"Anabase"). Et, ce qui est essentiel, il ne s'agissait pas seulement du soldat professionnel, mais aussi d'un état-major professionnel et d'un chef expérimenté de tels mercenaires.

L'art militaire des professionnels. Avec le passage aux armées professionnelles, le niveau de l'art militaire a considérablement augmenté. Une transition s'est opérée de la tactique de la phalange à la tactique des trois armes. Au lieu de l'autosuffisance, la subsistance de l'armée est organisée par l'intendance.

Tout d'abord, il convient de noter que l'entraînement spartiate du combattant solitaire a été assimilé par l'ensemble des soldats professionnels grecs, et un certain enseignement de formation, le maniement des rangs, a été créé. On étudiait des évolutions basées sur le fait que la petite division administrative — l'énomotie (32 à 36 hommes) — était entraînée à suivre son énomotarque en toutes circonstances. L'infanterie grecque, avec ses flancs non protégés par la cavalerie, devait attaquer la cavalerie perse, puisque la responsabilité de la protection des flancs passait aux petites unités, environ 200 hoplites, placées à 40 pas derrière les flancs. Le soldat professionnel entraîné et fortement uni avait la possibilité de donner aux petites divisions administratives le caractère d'une unité tactique applicable dans des cas particuliers, agissant indépendamment, coude à coude avec la masse de la phalange. Les Spartiates, lorsqu'ils étaient attaqués par des combattants légèrement armés, dispersaient contre eux les jeunes générations de la phalange qui, malgré un équipement lourd, se précipitaient pour rattraper les peltastes ennemis, prenant le risque de se rapprocher d'eux à la distance de jet de javelot. Sur un terrain difficile, et face à des barbares incapables de frapper en masse, les Grecs commencèrent même à diviser la phalange, comme en témoigne le passage suivant: lors de la retraite des dix mille Grecs, lorsqu'ils se sont dirigés vers Trébizonde (en 400 av. J.-C.) et ont rencontré les montagnards de Colchide, installés sur une position montagneuse, Xénophon conseilla de ne pas former une phalange continue et proposa immédiatement de prendre le dispositif de combat par rangées (par lochos). « Il vaut mieux se former immédiatement avec des intervalles, car une ligne continue se rompra d'elle-même. Le soldat qui doit combattre en front continu, il perdra courage en voyant une percée. De plus, si nous avançons en phalange continue, l'ennemi nous encerclera. En revanche, si nous formons une phalange longue, avec un petit nombre de guerriers en profondeur, je ne serais pas surpris si notre ligne était percée quelque part... Dès que l'ennemi perce à un endroit, toute l'armée grecque sera vaincue. C'est pourquoi je propose d'avancer en plusieurs colonnes, chacune en lochos, en laissant entre elles des intervalles suffisants pour que les lochos extrêmes s'étendent au-delà des ailes de l'armée ennemie. Chaque lochos progressera là où la route sera la plus pratique... Si un lochos peine à repousser l'assaut de l'ennemi, le lochos le plus proche se précipitera à son secours, et dès qu'un lochos atteindra le sommet de la montagne, l'ennemi ne tiendra pas.

Parallèlement à cette évolution de la phalange, les Grecs réalisent de grands progrès dans la formation de l'infanterie légère armée — les peltastes, qui jusqu'alors étaient considérés comme un vestige de la barbarie. Le peltaste, possédant un équipement très léger de protection, devait éviter le combat au corps à corps à armes égales avec l'hoplite ; mais pour utiliser son javelot, qui ne pouvait être lancé à la main que sur une courte distance, il devait approcher l'ennemi de très près, puis reculer et surveiller chaque occasion de réengager le combat — avec sa lance et son long sabre. Alors que la phalange intégrait en son sein le bon et le mauvais combattant, le mauvais peltaste, sans initiative, peu expérimenté, non sous la supervision d'un chef, n'avait aucune valeur. C'est pourquoi, seulement au IV^e siècle, après l'établissement du type de soldat professionnel, l'infanterie légère commence à se perfectionner. Au célèbre leader des mercenaires athéniens, Iphicrate, les auteurs grecs attribuent même l'invention de ce type supposé nouveau d'armée — les peltastes. En

réalité, la discipline devait être considérablement renforcée pour utiliser correctement le combattant au combat, non seulement en formation serrée, mais aussi en ordre dispersé.

La tactique d'Épaminondas. Un autre pas important dans l'art militaire a été réalisé par Épaminondas. Il consistait en ceci : comme l'hoplite portait son bouclier à la main gauche, son côté droit était moins protégé. Par conséquent, l'endroit le plus dangereux mais aussi le plus honorable dans la phalange grecque était la position du flanc droit dans la première rangée. En conséquence, cette position était donnée aux combattants les plus forts et les plus respectés, et sur le flanc droit de la phalange se rassemblaient l'élite des soldats. Ainsi, dans chaque phalange, le flanc droit devint le plus fort, et très souvent les affrontements entre deux phalanges se terminaient par la victoire de leur flanc droit sur le flanc gauche de l'ennemi, après quoi une nouvelle réorganisation et un nouvel affrontement avaient lieu entre les ailes victorieux. En avançant, le flanc gauche, généralement composé de combattants faibles, s'effondrait ; le flanc droit avançait et souvent se déployait vers la droite, s'étendant plus largement que la phalange ennemie, et les deux phalanges s'affrontaient dans cette position oblique, englobant en même temps les flancs gauches ennemis, quelque peu retardés. Épaminondas, philosophe qui eut à diriger la lutte des Thébains pour se libérer de l'hégémonie spartiate, ayant remarqué cela, renforça son flanc gauche avec des guerriers d'élite, augmenta la profondeur de la phalange jusqu'à 50 rangs à cet endroit, et le flanc droit, au lieu d'avancer, fut retiré vers l'arrière. La cavalerie, mêlée à des troupes légères, protégeait l'aile gauche d'Épaminondas de l'encerclement par le front spartiate plus long (bataille de Mantinée). Ainsi, si la phalange portait toujours un coup en position oblique, Épaminondas introduisit maintenant une certaine idée dans cette formation : il renforça l'aile dirigée contre le point le plus important du front ennemi et retira l'aile plus faible, retardant ainsi son affrontement avec l'ennemi.

Les mérites d'Épaminondas, comme l'a souligné Xénophon, ne se limitaient pas seulement au fait qu'il ait créé sur le champ de bataille une idée tactique très importante (selon la terminologie ultérieure – le principe de la victoire partielle), mais aussi au fait qu'il ait formé une armée capable de la mettre en œuvre, n'ayant peur ni des privations ni des travaux, ni de jour ni de nuit, ne se pliant devant aucun danger et maintenant la discipline même lorsque la nourriture faisait défaut.

L'art du siège. Les chefs professionnels ont ouvert la voie à l'amélioration des techniques de lutte contre les points fortifiés. À l'époque de la milice, les Grecs savaient appliquer lors de l'attaque des villes entourées de murailles qu'une seule méthode : le blocus. Ils entouraient la ville assiégée de leur propre mur, parfois double, jouant le rôle de lignes circu et de contre-vallations (le siège de Platées par les Spartiates pendant la guerre du Péloponnèse, qui dura trois ans), comme pour l'emprisonner dans ses remparts, la coupant de tout approvisionnement depuis la terre ou la mer, et attendaient que la faim pousse les habitants à se rendre. Pendant ce temps, en Occident, en Sicile, lors des luttes entre Carthage et Syracuse (déjà entre 409 et 405 av. J.-C.), la technique de siège — souterrains, tours de siège, béliers, balistes et catapultes — a connu un grand développement, et au IV^e siècle, Philippe II de Macédoine a emprunté cette technique à Denys l'Ancien, tyran de Syracuse.

Xénophon et Socrate. La discipline grecque. Parallèlement aux succès dans la pratique de l'art militaire, les Grecs progresseront également en théorie, laquelle commença à être enseignée par les sophistes. Le premier écrivain militaire remarquable fut Xénophon. Il accordait relativement peu d'attention à l'aspect formel de l'art militaire, tant dans ses travaux historiques que dans son manuel de politique et de tactique, présenté sous la forme d'un roman historique (Cyropédie) ; mais il aborda les questions éternelles de la psychologie militaire avec une profondeur et une ampleur qui demeurent inégalées aujourd'hui. Xénophon considérait l'art militaire comme un art qui exige tout de l'homme, avec toutes ses capacités. La véritable tactique ne constitue qu'une petite partie de l'art militaire. Les exigences faites au commandant sont énormes, et seules des capacités innées, complétées par l'instruction, peuvent les satisfaire. Xénophon soulève des questions sur la construction profonde et subtile de la phalange, sur l'interaction entre armes de jet et armes blanches, sur la surveillance de l'arrière du dispositif de combat durant la bataille par des unités spéciales de gendarmes ou de protection, capables d'éliminer quiconque tenterait de fuir le champ de bataille, et même sur la mise en réserve d'une partie spécifique de la phalange. L'importance

comparative des armes de jet et des armes blanches est expliquée par lui sous forme d'un récit fantastique où un taxiarque divisa ses hommes en deux groupes, arma l'un de bâtons et l'autre de pierres, les fit s'affronter, puis le lendemain continua le duel en échangeant les armes, avant de les inviter à déjeuner et de leur demander quelle arme était la meilleure. Tous répondirent à l'unanimité que le bâton était préférable ; certes, lors d'une attaque, on reçoit quelques coups de pierre, mais c'est d'autant plus agréable, en rattrapant l'ennemi, de lui rendre ces coups avec le bâton sur le dos. Conclusion : l'arme blanche est sans aucun doute préférable.

Les Grecs avec Alexandre le Grand ont conquis l'Est. Mais avec la conquête de l'Ouest (la campagne d'Agathocle contre Carthage en 310-307 av. J.-C.), entreprise treize ans après la mort d'Alexandre le Grand, ils n'ont pas réussi et n'ont pas formé un État mondial. La culture grecque n'a pas engendré une discipline militaire rigoureuse. La discipline dans l'armée grecque pendant la période milicienne reposait exclusivement sur la notion de devoir civique. La notion d'une juridiction militaire spéciale était absente chez les Grecs. Le pouvoir disciplinaire, lorsqu'il existait chez les commandants athéniens, selon Aristote, n'était pas appliqué. Le soldat milicien ayant failli ne pouvait être puni qu'après la fin de la guerre, même en cas de délits purement militaires — désertion, refus de l'appel, lâcheté, fuite du champ de bataille ; le commandant, une fois de retour à Athènes, devait déposer plainte devant l'assemblée populaire. Dans l'armée spartiate, l'habitude d'obéir aux ordres était inculquée dès l'enfance, mais là encore, la discipline était bonne seulement relativement. Il était impossible de forcer le soldat grec à effectuer des travaux de fortification, et ces derniers sont un bon indicateur de la discipline. Lors de la bataille de Platées, un officier spartiate subordonné au roi spartiate Pausanias, en désaccord avec sa tactique, n'exécuta pas l'ordre de combat. L'introduction à la suite de cela dans l'armée spartiate des postes de deux éphores, représentants autorisés de l'assemblée générale des Spartiates, jouant un peu le rôle de commissaires auprès du roi commandant l'armée, a plutôt affaibli qu'endurci la discipline spartiate. Lors de la bataille de Mantinée, deux polémarches n'exécutèrent pas la manœuvre qui leur avait été indiquée et, pour leur désobéissance, furent punis par l'exil, mais pas immédiatement, seulement après leur retour chez eux, par l'autorité civile.

Avec le passage à un soldat professionnel, dépourvu du soutien politique que ressentait le citoyen-milicien, recruté parmi la classe la plus pauvre et dépendant du salaire et de la ration qu'il recevait désormais de l'intendant, les conditions pour améliorer la discipline sont devenues quelque peu plus favorables. Cependant, l'esprit démocratique inné des anciens Grecs représentait des obstacles insurmontables à l'établissement de l'autorité disciplinaire des chefs. Lorsque Xénophon, lors de la retraite des 10 000 Grecs, a eu recours aux coups de bâton pour forcer les hommes en retraite à ramasser leurs camarades blessés abandonnés, malgré son immense autorité, il a dû se justifier devant l'assemblée des soldats. Même Alexandre le Grand, sans le consentement préalable de l'armée, ne pouvait pas condamner un soldat à mort. La pensée grecque, représentée par Socrate, plaçait sur le chef la responsabilité de son manque d'autorité et voyait les racines de la désobéissance dans le fait que les chefs eux-mêmes ne connaissaient pas suffisamment l'art militaire : il fallait choisir comme stratèges des personnes capables, grâce à leur supériorité en connaissance et en compétence, d'obtenir la même obéissance volontaire de leurs subordonnés qu'un maître de gymnastique ou le chef d'une chorale. Le devoir principal du chef est de faire comprendre et de souligner dans toutes les occasions que son unique préoccupation est le bonheur et le bien-être de ses soldats. Xénophon, élève de Socrate, construisait la discipline sur la confiance du soldat en son chef, sur la conscience que le soldat peut surmonter tous les dangers de la campagne, obtenir gloire et butin, préserver sa vie—seulement grâce à l'art et aux soins constants de son chef. Voici la base de la discipline caesariste, visant à conquérir le cœur des soldats et à créer d'un général leur idole. Mais même Alexandre le Grand a dû tenir compte sérieusement des agitations des soldats, qui limitaient ses audaces stratégiques, et chez les plus petits commandants grecs, la désobéissance des soldats pouvait parfois compromettre les opérations les mieux planifiées.

L'esprit démocratique de la Grèce se reflétait dans les vers d'Euripide, où l'on exprime le regret que la gloire d'une opération réussie revienne au chef plutôt qu'à ceux qui l'ont réellement menée. Les collaborateurs d'Alexandre le Grand lui rappelaient ces vers à plusieurs reprises.

La guerre civile incessante entre les petits cantons grecs a préparé tous les éléments d'une grande force militaire.

Cette observation avait déjà été faite par le père de l'histoire, Hérodote, qui remarqua que les Grecs devaient leur succès dans la défense contre l'invasion des Perses au début du Ve siècle à la lutte antérieure entre Athènes et Égine, qui avait donné l'impulsion à la construction d'une grande flotte. Lorsque le grand danger qui planait sur toute la Grèce obligea les Grecs à s'unir, la Grèce fut capable de mener des opérations relativement importantes et décisives. Les cent cinquante années suivantes de querelles internes grecques affaiblirent encore politiquement la Grèce, mais élevèrent l'art militaire à un niveau supérieur. Les Grecs avaient seulement besoin d'une impulsion extérieure pour établir une certaine discipline et unité, passant de la défense réussie à l'offensive—pour essayer de conquérir le monde, et en particulier l'Est riche, pour la culture hellénique. Cette impulsion vint de Macédoine.

La **Macédoine** représentait un pays paysan à moitié grec, à moitié barbare, relativement vaste ; les paysans, parfois éloignés de 3 à 4 étapes, ne pouvaient pas être convoqués dans la capitale pour l'apprentissage et le rassemblement en une unité tactique. C'est pourquoi, au départ, elle ne représentait pas quelque chose d'un intérêt militaire particulier. Une classe particulière s'y était formée, servant dans l'armée — les nobles, qui formaient la cavalerie irrégulière ; les paysans n'étaient appelés qu'au service irrégulier, comme infanterie légère. En général, l'art militaire était presque au même niveau que celui des peuples barbares.

Phalange macédonienne. Philippe II, roi de Macédoine (359–336 av. J.-C.), ayant de vastes ambitions politiques, entreprit la formation d'une force armée sérieuse. Il s'inspira d'Épaminondas ; cependant, Philippe II ne copia pas aveuglément ce modèle, mais l'adapta habilement aux conditions macédoniennes. Il recruta un nombre important de mercenaires grecs, mais veilla à ce que le noyau de l'armée soit macédonien. À partir des paysans macédoniens, il créa la phalange macédonienne, légèrement différente de la phalange dorienne (spartiate). La phalange dorienne était destinée au combat rapproché. En conséquence, les lances des Grecs étaient relativement courtes—environ une coudée—afin de pouvoir être maniées d'une main tout en tenant le bouclier de l'autre, et les rangs de la phalange n'étaient pas trop serrés pour donner à chaque combattant un certain espace pour manier son arme. La phalange dorienne, perfectionnée pendant des siècles, formait un ensemble harmonieux et complet, mais elle nécessitait un développement relativement élevé de la part des soldats qui en faisaient partie.

Philippe a modifié pour ses paysans macédoniens non seulement l'aspect de la phalange. Les hommes y étaient placés si étroitement qu'il était difficile de bouger, et pour avancer en première ligne, il fallait généralement doubler les rangs au préalable. L'armement principal était la sarisse — une lance de trois coudées qui occupait les deux mains du combattant ; la première rangée gardait les boucliers et avait probablement des lances plus courtes, qui s'allongeaient progressivement jusqu'à la cinquième rangée, de sorte que les lances de toutes les cinq rangées, inclinées vers l'avant, terminaient au même niveau.

En général, s'est formée une masse de compacité maximale, opposée à deux combattants ennemis, composée de 15 rangées de trois rangs des cinq premières lignes de la phalange. L'hoplite macédonien pouvait se contenter d'un armement de protection moins coûteux. Ce n'était pas une amélioration de la phalange dorienne, mais son adaptation aux conditions locales, pouvant être peut-être considérée comme un pas en arrière. La phalange macédonienne n'était déjà plus un outil pour le combat rapproché, mais un bélier incroyablement densément hérissé, qui devait tout renverser sur son passage.

L'infanterie lourdement armée macédonienne reçut de Philippe le nom honorifique de *pezhetairoi* (infanterie de l'escorte royale). Parmi les montagnards de l'armée macédonienne, furent formées des unités très actives d'infanterie légère — peltastes, archers, frondeurs. De plus, pour assurer la liaison entre la phalange et la cavalerie, une infanterie d'élite particulière fut créée — les *hypaspistes*, équipée avec un armement légèrement allégé par rapport au hoplite dorien et jouant en quelque sorte le rôle d'infanterie moyenne.

La cavalerie. Le centre de gravité de la réforme résidait dans la création d'une cavalerie, qui jouait déjà un rôle important chez Épaminondas. Mais la cavalerie, qui précédait le type macédonien, ne formait pas d'unités tactiques et ne représentait pas un ensemble solidement uni, discipliné et régulier. Le caractère irrégulier persiste chez les cavaliers plus fermement que chez les fantassins ; d'une part, la tâche de former une unité de cavalerie régulière est beaucoup plus difficile ; l'homme à cheval ne se prête pas aussi facilement au maniement de la troupe que le fantassin, son sentiment de cohésion est incontestablement plus faible ; d'autre part, un cavalier irrégulier peut être d'une utilité incomparablement plus grande sur le champ de bataille et dans le théâtre de la guerre qu'un fantassin irrégulier. La cavalerie macédonienne était disciplinée et formait des escadrons suffisamment cohésifs — les *ilès*. La majeure partie de la cavalerie macédonienne portait le nom d'*hétaire* et était composée de guerriers héréditaires — la noblesse ; le reste de la cavalerie portait le nom de *sarissophores*. Les étriers n'avaient pas encore été inventés, et un puissant coup de pique menaçait le cavalier lui-même de la chute.

La cavalerie macédonienne ne se limitait plus à la tâche de couvrir le flanc de la phalange d'infanterie, mais portait elle-même parfois le coup principal. Elle ne se mêlait pas à l'infanterie légèrement armée, comme chez les Thébains, mais elle entretenait avec elle une relation de coopération tactique libre. Lorsque la cavalerie, comme lors de la bataille de la rivière Granique, rencontrait un obstacle local, les archers à pied venaient immédiatement à son secours pour lui frayer un chemin.

L'armée macédonienne, composée de nobles, de paysans et de bergers, représentait des éléments beaucoup plus facile à discipliner que les contingents urbains des démocraties grecques. Démosthène, dans ses célèbres Philippiques, attirait l'attention sur les avantages de l'organisation macédonienne : alors que les Spartiates ou d'autres Grecs ne pouvaient prolonger une campagne au maximum que de quatre mois, les Macédoniens combattaient jusqu'à atteindre leur objectif, sans se soucier des saisons ; ils ne dévastaient pas les environs des villes fortifiées, comme le faisaient d'autres Grecs, mais assiégeaient et prenaient les villes. L'armée macédonienne représentait une combinaison solide de toutes les armes. La politique macédonienne avait un leader unique, elle n'était pas discutée ouvertement, ses moyens et possibilités restaient secrets, tandis qu'en Grèce, toutes les questions politiques et même les questions stratégiques les plus importantes devaient être soumises à la discussion publique. Avec Philippe II est née une monarchie militaire capable de poursuivre un objectif fixé de manière méthodique et précise.

La lutte de Démosthène, chef de la démocratie grecque, contre Philippe II trouva sa conclusion sur le champ de bataille de Chéronée (338 av. J.-C.). L'armée grecque était constituée de soldats excellents, mais les contingents des différentes cités étaient faiblement unis en un tout, et il n'y avait pas d'unité de commandement. Pendant que le fils de Philippe, Alexandre, menait l'attaque principale contre les Thébains, les plus forts tant en nombre qu'en traditions d'Épaminondas et avec la garde sacrée dans leurs rangs, Philippe avec les *hypaspistes*, reculant lentement, occupait l'attention des Athéniens ; lorsque Alexandre perça les rangs des Thébains et se tourna contre les Athéniens, tout fut instantanément terminé. Démosthène dut s'enfuir. L'orateur le plus éloquent du monde fut vaincu par un stratège.

Impérialisme hellénistique. La démocratie grecque a créé une culture élevée, mais elle ne pouvait à elle seule assurer la diffusion pacifique de l'hellénisme. Le mouvement des Grecs vers l'est avait commencé plusieurs siècles avant Philippe, mais les Grecs en Asie et en Égypte occupaient une position subordonnée, étaient des spécialistes, vendaient leurs compétences techniques et leurs connaissances, et soutenaient ainsi une civilisation orientale étrangère et stagnante.

Alexandre le Grand (336-323 av. J.-C.) hérita d'un système cohérent et uni de mesures militaires et politiques, un programme d'impérialisme hellénistique. Cet impérialisme reposait sur la force paysanne de Macédoine, qui avait créé et protégée l'autorité et la discipline que les démocraties grecques ne pouvaient assurer, ainsi que sur un pouvoir monarchique, bien que fortement limité par les usages. Mais le monarque macédonien n'était qu'un stratège autocratique de la Grèce, c'est-à-dire un unificateur et un chef de toute l'armée macédo-grecque. Les vastes

conquêtes réalisées par la force d'une Macédoine à moitié barbare n'auraient pas ouvert un nouveau chapitre de l'histoire mondiale. Une nouvelle étape fut atteinte grâce à l'alliance entre l'autorité macédonienne et la civilisation grecque, déjà envisagée par Philippe. La tradition faisait remonter la lignée des rois macédoniens au héros grec Héraclès, et Philippe choisit pour précepteur de son héritier le génial Grec Aristote. La phalange macédonienne d'Alexandre portait, au bout de ses piques, les conquêtes de la culture grecque, la pensée grecque — la littérature grecque, l'art et la technique — aux peuples de l'Orient.

L'impérialisme hellénistique comprenait aussi une autre donnée essentielle. La vie économique des peuples qui habitaient l'espace entre la mer Méditerranée et le golfe d'Arabie, pendant des millénaires, avait développé des intérêts communs, regroupés autour de la liberté du commerce sur la route caravanière de la Phénicie à l'Euphrate, qui représentait la seule voie d'échange entre l'Orient et l'Occident. Au VII^e siècle av. J.-C., des États commerciaux se créent sur ce territoire asiatique, dont la prospérité est étroitement liée à leurs relations économiques. Au VI^e siècle av. J.-C., les Grecs jouent déjà le rôle de transmetteurs culturels dans le royaume de Lydie et en Égypte, mais la création de la monarchie perse repousse les Grecs en arrière. Sur le terrain préparé par la complexité et l'entrelacs des intérêts de l'Orient ancien, des monarchies étendues apparaissent facilement — babylonienne, assyrienne deux fois, néo-babylonienne, perse — cependant, à chaque fois, les conquérants avaient trop peu de contenu culturel pour établir un État mondial durable, capable de fédérer toutes les parties sous une culture unique. Le royaume assyrien, professionnel et militaire, ne dura que quelques dizaines d'années.

L'obligation de maintenir l'échange de transit de marchandises entre l'Inde et la Méditerranée était la principale exigence imposée à chaque hégémon ici. La monarchie perse, en cas de perte de la côte méditerranéenne, perdait le sens même de son existence. Cette situation a en grande partie déterminé la stratégie d'Alexandre.

La situation dans les colonies grecques d'Asie Mineure présentait, sur le plan politique, une autre particularité. Au fur et à mesure que Philippe et Alexandre établissaient leur hégémonie en Grèce, les Grecs démocrates, républicains et adversaires de la Macédoine émigraient sur la côte asiatique et les îles, passées selon la paix d'Antalcidas (387 av. J.-C.) sous la domination de la Perse. Les meilleures troupes du roi perse se constituaient d'unités de Grecs émigrés ; ses dirigeants les plus habiles étaient des Grecs (les frères Mentor et Mémnon) ; en Grèce même, la politique perse pouvait s'appuyer sur Sparte, encore non soumise aux Macédoniens, et sur les partis démocratiques dans de nombreuses villes. La population côtière de la Grèce en général penchait plutôt du côté perse que macédonien, ce qui excluait pour Alexandre la possibilité de s'engager dans une lutte contre les Perses pour la mer avant la conquête de la Phénicie. Lors du siège de Milet, Alexandre rassembla jusqu'à 160 navires, mais dut démobiliser une grande partie de la phalange grecque. Alexandrie le Macédonien dut réduire ainsi son flotte, car, apparemment, l'esprit des marins grecs le faisait craindre une trahison.

C'est de là que naissaient à la fois le prétexte à la guerre et la première tâche stratégique en Asie que devait accomplir Alexandre : la prise solide des colonies grecques, qui représentaient un nid de guêpes d'émigrés, toujours prêts à traverser l'archipel et à provoquer une révolte en Grèce.

La profonde compréhension par Alexandre des conditions politiques dans lesquelles il devait lutter est visible dans la préparation méthodique de sa campagne de 331 — l'invasion de l'intérieur de la Perse — ainsi que dans sa tentative de consolider une base économique pour ses conquêtes. Ayant trouvé une route maritime de l'embouchure de l'Indus à celle de l'Euphrate, il poursuivit son chemin à travers l'Asie occidentale et, aux deux extrémités de cette artère commerciale primordiale du monde antique, il fonda deux villes — Alexandries — auxquelles il accordait la plus grande importance : Alexandrie en Égypte, près du delta du Nil, et Alexandrie en Inde, sur l'Indus. La conquête de l'Orient par Alexandre le Macédonien eut pour le monde antique les mêmes conséquences économiques que la découverte de l'Amérique pour la nouvelle Europe.

Assurer une base commune. En évaluant l'art stratégique d'Alexandre le Grand, nous devons nous rappeler de la domination de la flotte perse, qui réussissait à opérer dans les arrières d'Alexandre, capturant les îles grecques de Ténédos, Chios, Lesbos et d'autres, et déclenchant une

révolte à Sparte. Avant la campagne en Asie, Alexandre prit soin méthodiquement de la Macédoine et de la Grèce, qui constituaient la base commune pour la campagne prévue. Par une marche courte et énergique vers le Danube, Alexandre sécurisa la Macédoine depuis le nord. Puis il se tourna contre Thèbes, qui après la mort de Philippe, s'était soulevée contre lui. Alexandre montra immédiatement que le pouvoir passant des mains fermes du père était maintenant entre des mains encore plus fermes du fils. Thèbes fut détruite et démolie jusqu'au sol ; Les habitants ont été en partie tués, en partie vendus comme esclaves. Alexandre utilisa cette méthode dans toutes ses campagnes : exceptionnellement doux envers ceux qui exprimaient leur soumission, rétablissant partout l'autonomie gouvernementale et le culte religieux local, Alexandre était un libérateur du joug étranger pour ses amis, mais restait impitoyable envers ceux qui résistaient. La destruction des villes ou l'extermination totale des habitants et la colonisation de la ville par d'autres éléments étaient ses temps habituels.

Pour assurer la sécurité intérieure de sa base principale et la protéger contre un débarquement perse, Alexandre a affecté plus d'un quart de ses forces — 13 000 soldats fiables, sous le commandement d'Antipater.

Effectifs de l'armée. Avec une armée d'environ 35 000 soldats expérimentés, Alexandre traversa le Dardanelles pour entrer en Asie. Cette campagne ne doit pas être imaginée comme la victoire d'un petit groupe de courageux sur des millions. Au contraire, l'armée d'Alexandre était la plus nombreuse et la mieux organisée que l'histoire ancienne ait connue. Les historiens contemporains n'accordent aucune confiance aux calculs des historiens anciens sur les armées des despotismes orientaux, qui seraient de plusieurs centaines de milliers ou millions d'hommes, et réduisent la force des armées de Xerxès, avec lesquelles il envahit la Grèce, à trois dizaines de milliers, malgré le chiffre de cinq millions donné par Hérodote. Une armée nombreuse n'est en aucun cas un instrument des civilisations primitives et constitue avant tout un témoignage des réalisations organisationnelles avancées : une armée nombreuse exige un système d'approvisionnement bien établi, la présence d'une circulation monétaire, des entrepôts importants et de bonnes routes. En particulier, l'armée perse, composée principalement de cavalerie féodale et possédant une infanterie relativement faible, ne pouvait pas être nombreuse, car la cavalerie, qui ne mène pas d'opérations à la manière des raids de Tamerlan, ne peut guère concentrer en un point plus de 10 à 15 000 chevaux pendant plusieurs jours, en raison de l'impossibilité de nourrir un tel nombre de chevaux. Les manœuvres de l'armée perse avant la bataille d'Issos, lorsqu'elle passa un col montagneux et apparut presque immédiatement derrière Alexandre le Macédonien, montrent également que nous avons affaire non à une masse de 600 000 hommes, comme le racontent Arrien et Diodore, mais à une force vingt fois plus petite. L'adversaire d'Alexandre, Darius, était suffisamment compétent pour comprendre que sur le champ de bataille, des foules non militaires et mal armées constitueraient plus un obstacle qu'une aide, et il s'efforça d'organiser la résistance en privilégiant la qualité plutôt que la quantité. Darius ne ménagera pas ses dépenses pour engager les meilleurs soldats grecs émigrés, améliorerait l'armement et la formation des soldats perses, et organisa l'entrée en combat massive de chars de guerre équipés de faux.

Perses et Parthes. Trois cents ans plus tard, les héritiers des Perses, leurs descendants, imprégnés de la civilisation hellénistique, les Parthes, résistaient avec succès aux armées romaines, pourtant disciplinées de manière incomparable et dirigées par des chefs exceptionnels tels que Crassus (en 53 av. J.-C. — 47 000 Romains) et Antoine (en 37 av. J.-C. — 80 à 90 000). Sur les sept légions de Crassus, seules deux ont survécu, et son expédition fut marquée d'un sceau de mort ; Antoine n'a également pas réussi à prendre la ville assiégée de Phraaspa, malgré la ténacité des Romains et l'énergie du chef, qui n'hésita pas à décimer (exécution d'un homme sur dix) deux cohortes pour avoir trop peu résisté à l'attaque parthes qui avait endommagé les machines de siège ; Antoine dut se retirer avec de lourdes pertes. Pourquoi les Parthes ont-ils réussi dans la guerre de guérilla, coupant complètement les Romains de leur approvisionnement arrière ? Pourquoi les Romains étaient-ils si effrayés par la „flèche parthes“ et racontaient-ils des histoires de caravanes entières de chameaux portant des flèches alimentant le combat à distance parthes ? Les Perses, tout autant cavaliers et archers naturels, n'ont-ils pas tenté cette stratégie et tactique scythes, mais ont

essayé trois fois d'arrêter l'armée macédonienne dans de grandes batailles de champ — sur la rivière Granine, à Issos et à Gaugamèles ?

Pour, en évitant le combat en champ ouvert, exposer le pays à l'invasion de l'ennemi, se limiter à la défense des points forts et aux actions sur les communications de l'ennemi, l'État doit posséder une grande cohésion intérieure et une résistance morale significative. Tels étaient les Parthes au I^{er} siècle av. J.-C., les Romains lors de la deuxième guerre punique, en partie les Russes en 1812, mais les Perses qui faisaient face aux Macédoniens ne l'étaient pas. La monarchie était faiblement liée, et l'autorité royale avait été sapée par une révolution de palais qui avait porté sur le trône Darius Codoman, représentant de la branche cadette de la dynastie perse des Achéménides. Lorsque Darius fut vaincu à Gaugamèles et ne put plus résister à Alexandre le Macédonien sur le champ de bataille, Babylone, Suse, Persépolis et Écbatane ouvrirent volontairement leurs portes à Alexandre. La faiblesse intérieure de la monarchie perse la poussait à chercher son sort dans un combat décisif sur le terrain, pour lequel l'armée perse, malgré les efforts de Darius, était insuffisamment préparée. Les conditions politiques permettaient à Alexandre d'exclure du calcul la possibilité que l'ennemi esquivé le combat décisif lorsqu'il pénétrait dans le cœur de la monarchie perse.

La **stratégie d'Alexandre le Grand** est très instructive. Au printemps 334 av. J.-C., entrant en Asie Mineure, il infligea en mai de la même année une défaite à l'armée réduite de Memnon, composée de mercenaires grecs et de cavalerie perse d'élite, lors d'un passage de la rivière Granicus. Pendant un an et demi, Alexandre disposa d'une liberté d'action — les Perses, avec des troupes rassemblées à la hâte, ne risquaient pas de l'affronter sur le terrain.

Cette période est utilisée par Alexandre pour étendre sa base. Il a pris Sardes et Milet sans combat, puis a pris après un siège acharné Halicarnasse, qui défendait Memnon ; ce dernier, avec le reste de la garnison, après une sortie infructueuse, est monté sur des navires et a quitté les lieux. Éphèse et toute la côte asiatique du littoral méditerranéen sont passées entre ses mains ; mais la mer était encore sous le contrôle des Perses, et pour atteindre la destruction de leur puissance navale, Alexandre le Macédonien poursuivit son avancée plus au sud, le long de la côte, contre la Phénicie, représentant la base de la puissance maritime de la Perse.

En novembre de la deuxième année de la guerre, pour contrer une offensive sur la Phénicie, Darius Codoman sortit avec ses troupes et prit position — face au sud entre la mer et une chaîne de montagnes, derrière une petite rivière, près de la ville d'Issa. Alexandre se trouva coupé de la Grèce et fut obligé de reculer et de combattre avec le front inversé. Mais la victoire tactique fut du côté d'Alexandre. Darius, vaincu, n'osa plus apparaître dans les provinces côtières et attendit avec sa nouvelle armée au cœur de la monarchie, en Mésopotamie, l'arrivée d'Alexandre. Ce dernier, après une courte poursuite qui rapporta d'énormes résultats car les Perses devaient reculer par un terrain montagneux difficile, continua à exécuter méthodiquement son plan : après un siège de sept mois, en juillet 332, il prit possession du principal port phénicien — Tyr (métropole de Carthage) et, après un siège de deux mois, s'empara de Gaza par assaut. La domination d'Alexandre sur la mer et ses arrières étaient ainsi assurées ; mais pour finaliser l'organisation de ses bases en Méditerranée pour les opérations futures, Alexandre a entrepris une campagne militaire en Égypte, il l'a libérée du joug perse, a visité l'oasis d'Amonium le sanctuaire d'Amon-Ra, où les prêtres qu'il avait favorisés l'ont reconnu comme fils d'Amon-Ra, ce qui conférait à Alexandre les droits et l'autorité d'un pharaon naturel, et au printemps 331 av. J.-C., il partit de Memphis pour la Mésopotamie. « Deux soleils ne peuvent se tenir dans le ciel » — répondit Alexandre aux tentatives de Darius de négocier. Après avoir traversé l'Euphrate et le Tigre, sur la plaine de Gaugamèles, choisie par Darius pour le combat afin que ses chars puissent attaquer facilement, la bataille décisive eut lieu à l'automne 331 av. J.-C., après laquelle les villes et provinces les plus importantes passèrent sans lutte sous le pouvoir d'Alexandre.

Tactique. Nous pouvons difficilement suivre le déroulement tactique des combats, car trop de fables se sont glissées dans les sources. Partout, l'élément décisif était la cavalerie de l'aile droite macédonienne sous le commandement personnel d'Alexandre. Sur la rivière Granique, toute la question se résumait à aider la cavalerie à gravir la rive escarpée de la rivière, d'où les archers

perses tiraient, et les peltastes macédoniens ont secouru la cavalerie à ce moment-là. À Issos, la phalange macédonienne au centre a été désorganisée en traversant une rivière à moitié asséchée aux berges raides, et dans la brèche ainsi formée au centre, les mercenaires grecs se sont engouffrés, mettant la phalange macédonienne dans une position difficile. La cavalerie de l'aile gauche macédonienne a été renversée par la cavalerie perse, mais continuait à la retenir ; quant à la cavalerie de l'aile droite avec Alexandre, ayant remporté un succès complet, elle se précipita au secours du centre et donna une victoire totale. À Gaugamèles, où Alexandre disposait des forces les plus importantes — 40 000 fantassins et 7 000 cavaliers — il ne chercha pas à étendre l'énorme masse de son infanterie sur un front plus large, ce qui aurait rendu le mouvement de la phalange plus difficile, mais il forma une phalange particulièrement profonde et plaça derrière chaque flanc de celle-ci un échelon d'infanterie, de sorte que toute la formation ressemblait à une structure en gradins (en forme de P). Les Perses lancèrent de front une attaque massive de chars de combat et encerclèrent les flancs de la phalange tandis que les ailes de cavaliers menaient des combats avec un succès variable. Mais la masse de soldats légèrement armés qui protégeait le front de la phalange eut le temps de blesser de nombreux conducteurs et chevaux avant qu'ils n'atteignent la phalange ; une partie des chars fit demi-tour, et une autre fut dirigée dans les intervalles de la phalange qui s'était imposée devant eux, comme les troupes en avaient été prévues. Après avoir repoussé l'attaque des chars, la phalange passa à l'offensive, repoussant depuis les échelons les tentatives d'encercllement ; malgré le fait que la phalange se soit rompue en deux parties au cours du combat et qu'une cavalerie ennemie ait percé l'espace, l'offensive de la phalange provoqua la panique dans l'armée perse, et tout le monde prit la fuite.

Parmi les campagnes ultérieures d'Alexandre, la plus remarquable est celle en Inde, au cours de laquelle il a franchi la chaîne de l'Hindou Kouch avec son armée par un col d'environ 14 000 pieds, et a attaqué le petit roi indien Poros à l'été 326 av. J.-C. sur l'Hyphase.

Alexandre disposait de 6 000 fantassins et de 5 000 cavaliers. Poros avait une infanterie légèrement supérieure, mais une cavalerie plus faible et, de plus, il possédait une centaine d'éléphants de guerre. Les éléphants — « comme des tours de ville » — formaient le centre ; derrière — « comme un mur de ville » — se tenait l'infanterie indienne, clairement de nature auxiliaire ; la cavalerie était sur les ailes. La cavalerie macédonienne remporta un succès au début de la bataille, mais, confrontée à une partie des éléphants, elle prit la fuite (« les chevaux eurent peur » ; cependant, les Macédoniens étaient en Inde depuis plus d'un an et avaient eu le temps d'habituer leurs chevaux à la vue et au rugissement des éléphants). Alors Poros lança les éléphants contre la phalange. Se produisit alors le combat le plus difficile pour les Macédoniens — beaucoup d'infanterie fut piétinée. Mais, finalement, il fut possible d'abattre à coups de flèches et de lances une partie des conducteurs et de blesser les éléphants au point qu'ils se tournèrent ou refusèrent d'avancer. Dès que l'attaque des éléphants fut repoussée, la bataille fut gagnée par les Macédoniens. L'armée macédonienne comptait environ 1 000 morts et plusieurs milliers de blessés. Les éléphants firent une telle impression sur les généraux macédoniens que, dès ce moment, ils commencèrent à être utilisés dans toutes les armées où prévalait l'art militaire des Hellènes (chez les diadoques, chez Pyrrhus, les Carthaginois). Pendant environ trois cents ans, les éléphants jouèrent un rôle assez important sur les champs des 23 grandes batailles, apparaissant en masses parfois dépassant largement la centaine. Ils étaient surtout efficaces contre la cavalerie ; le plus avantageux était de les attaquer avec de l'infanterie légèrement armée. Après les guerres civiles de Jules César, ces "chars" de l'Antiquité disparaissent complètement de l'usage militaire.

Commandement au combat. Alexandre le Grand donnait toutes les instructions avant la bataille. Pendant le combat, l'initiative était laissée aux généraux expérimentés commandant les unités de formation, tandis qu'Alexandre, à la tête de la cavalerie d'élite, montrait l'exemple, participant personnellement au combat avec la lance et l'épée, et lors de la prise de villes fortifiées — escaladant les murs. À plusieurs reprises, Alexandre a été blessé au combat et s'est retrouvé dans des situations dangereuses.

Cent ans plus tard, l'art militaire était devenu si complexe que le commandant devait conserver le contrôle pendant le combat lui-même et renoncer à participer personnellement aux

combats au corps à corps. Le stratège — conquérant du monde et le chevalier le plus courageux de son armée dans l'histoire mondiale ne se rejoignent que dans la personne d'Alexandre le Grand.

Les Diadoques et les péripatéticiens. Alexandre le Grand était encore dans son tombeau, et la monarchie universelle qu'il avait fondée avait déjà été partagée entre ses généraux. L'époque des Diadoques commençait. L'ère des grandes campagnes impérialistes d'Alexandre le Grand céda la place à celle des luttes entre Diadoques, qui avaient un caractère purement dynastique. Dans ces luttes, les Diadoques s'appuyaient exclusivement sur des armées de mercenaires professionnels ; l'entraînement des troupes et la technique militaire firent des progrès connus ; cependant, cette lutte échangea l'hellénisme contre de la petite monnaie, et le développement ultérieur de l'art militaire nous est dû à un autre peuple : les Romains.

À l'époque des diadoques, la théorie militaire s'est détachée de la réalité et a été représentée par l'école péripatéticienne, qui voyait la seule cause des victoires d'Alexandre le Grand dans les leçons qu'il avait reçues d'Aristote. Étant eux-mêmes des sophistes de l'école d'Aristote, les péripatéticiens, oubliant complètement l'importance des forces morales, réduisaient tout l'art militaire à la géométrie des formations de combat.